

La beauté du geste

Par Mme Bernadette Desorbay

Introduction

Dans une entrevue accordée au journal *Le Soir*, Pierre Mertens disait à Pierre Maury que sa découverte de Benn fut « (...) de l'ordre du coup de foudre, mais un coup de foudre tout à fait rationnel ¹ », au sens où le poète résumait dans sa personne et son destin « toute une série de thèmes ² » qui l'habitaient depuis des années. Dans son journal pré-berlinois, où il parle du séjour qu'il a fait en 1986 à Berlin lors de la rédaction finale des *Éblouissements*, il évoque par ailleurs l'inquiétante familiarité des lieux de Benn :

Au bout du *no man's land*, j'arrive au poste douanier ouest-allemand de Dreilinden... Trois tilleuls. Comme ça se trouve : à Bruxelles, ne résidais-je pas dans un quartier dit, lui aussi, des « trois tilleuls » ? Comme le monde est petit. N'entreprendrions-nous avec l'univers entier que des rapports incestueux ³ ?

1/ « Les Éblouissements de Pierre Mertens : la Passion de Gottfried Benn », propos de Pierre Mertens recueillis par Pierre Maury, dans *Le Soir*, septembre 1987 (*id. cit. suiv.*).

2/ Parmi ceux-ci, citons cet avis de Benn sur le fait qu'on ne doit pas forcément lutter contre ses instincts en ce que cela provoque des névroses inutiles : « Auf die Frage, ob man seine Triebe bekämpfen solle, wird er antworten : nicht ohne weiteres, das Bekämpfen schafft Neurosen, setzt Spannungen, die sich nicht lohnen, Krisen, die voraussichtlich unproduktiv enden – man soll erleben und etwas Artifizielles daraus machen ; wenn Bekämpfen dazugehört, wenn es existentiell ist, wende man es an. » (« Roman des Phänotyp, Landsberger Fragment, 1944 », G. Benn, *Gesammelte Werke*, II, Stuttgart, Klett-Cotta, 1986, p. 153.

3/ *Pierre Mertens. L'Arpenteur*, sous la direction de Danielle Bajomée, Bruxelles, Labor, 1989, p. 316.

Une déclaration d'amour pour Benn qui outrepasserait les limites de la parenté thématique pour constituer un véritable transfert entre sujets de l'Histoire marqués par l'affect. Il sera question (1) de l'étiologie du beau ; (2) du retour du réprimé et du refoulé ; (3) de la mort de la femme ennemie ; (4) de l'inquiétante étrangeté ; (5) de la mort de la femme aimée.

Étiologie du beau

Ce qu'il importe de souligner tout d'abord, dans le cadre du vingtième anniversaire de la parution des *Éblouissements*, c'est non seulement la beauté de la forme reflétant l'esthète que Benn fut dans sa vie et dans son œuvre, mais aussi celle du geste que Pierre Mertens fit en s'emparant du sujet. À beaucoup d'endroits, il cherche à établir des ponts et à humaniser des positions douteuses sur lesquelles le poète n'est jamais revenu que pour les justifier tant que faire se pouvait. L'auteur des *Éblouissements* prête ainsi à Benn des capacités de compassion et, notamment, d'ouverture au monde roman, voire des moments d'empathie avec l'univers, dont ses écrits ne portent pas toujours la trace.

C'est le cas lorsqu'il donne à lire Benn, en 1952, dans le cadre de la biennale internationale de poésie de Knokke-Le-Zoute, une circonstance qui ouvre *Les Éblouissements*. Les phrases qu'il consacre à sa rencontre avec les autres poètes sont conciliantes, alors qu'elles rendent un écho relativement négatif chez Benn. Tous les « non » — certes liés à ses convictions esthétiques — que Benn prononce dans son discours de Knokke, donnent pour le moins à penser qu'il n'est pas en symbiose avec son entourage. Or, la difficulté est perçue, dans le roman de Pierre Mertens, comme renvoyant à autre chose qui « creuse plus profond en lui⁴ ». On verra que Pierre Mertens reconduit le manque de participation de Benn en 1916, et à l'inverse, son excès de participation en 1933, aux résidus de la formation inconsciente.

Dans une lettre du 27 août 1952, adressée à Oelze, Benn disait, avec un certain mépris, que l'idée de se rendre à Knokke ne l'égayait guère :

Je me pose des tas de questions à propos de Knokke, où je devrai présenter une co-contribution à la contribution principale d'un écrivain belge. En plus de moi-même, un Noir du Cameroun et deux Français. La contribution principale m'est tout à fait étran-

gère ; elle m'apparaît provinciale, voire incompréhensible. Ce monde roman ! Mais ce n'en sera pas le meilleur exemplaire⁵.

Le discours de Knokke est, pour Pierre Mertens, l'occasion de poser d'emblée l'idée que, si Benn ne s'est pas expliqué sur son erreur alors que la biennale lui en offrait en un sens l'occasion, c'est qu'il n'était pas bien dans sa peau — c'est le cas de le dire étant donné l'eczéma dont il était affligé —, mais aussi qu'il ne s'identifiait, au fond, à rien autant qu'à ses vers. Pierre Mertens procède dans la suite du roman à une étiologie du beau, annoncée en ces termes : « C'était cela qu'on ne dit jamais, par pudeur, sans doute : de peur de laisser voir le monstre qu'héberge l'artiste⁶. »

Retour du refoulé et du réprimé

Le monstre, ce n'est pas seulement celui qui chanta, dans deux textes de 1933, les louanges du régime nazi. Pierre Mertens évoque aussi la froideur avec laquelle Benn rend compte, en 1928, de la mise à mort d'une femme lors du séjour qu'il fit pendant la Première Guerre mondiale à Bruxelles en tant que médecin-adjutant. Il parle d'une période à la fois *d'irréalité* et *d'extase*, en soulignant le poids de la mort — dont celle de la mère — que le poète portait en lui lorsqu'il assista, le 12 octobre 1915, à l'exécution d'Édith Cavell, une résistante anglaise de 50 ans⁷, fille de pasteur anglican, qui travaillait comme infirmière à Bruxelles et que la Reichswehr arrêta en août 1915 et condamna à mort le 11 octobre pour « haute trahison ». Le procès fut sommaire et l'accusée, trop droite pour mentir à ses juges, fut exécutée malgré des demandes de recours en grâce.

5/ G. Benn, Brief Nr. 608, in *Briefe an F.W. Oelze, 1950-1956*, Frankfurt am Main, Fischer, 1982, p. 148 : « (...) Bin sehr im Brüten über Knokke, wo ich ein Korreferat zum Hauptreferat eines belgisch. Schriftstellers halten soll. Außer mir noch ein Schwarzer aus Kamerun u. 2 Franzosen. Das Hauptreferat ist mir völlig fremd ; kommt mir provinziell vor, ja unverständlich. Die romanische Welt ! Aber nicht in bestem Exemplar. (...) » La contribution en question est celle de Verheesen.

6/ P. Mertens, *Les Éblouissements*, op. cit., p. 24.

7/ Née en 1865 au Royaume-Uni, Édith Cavell obtient un diplôme d'infirmière au London Hospital. En 1906, elle est nommée infirmière en chef de l'Institut de Chirurgie à Bruxelles. Deux ans plus tard, elle devient directrice de l'école des infirmières de l'Institut médical Berkendael, où, à l'entrée de la Reichswehr à Bruxelles, on installe un hôpital de la Croix-Rouge. Elle sera un maillon important dans la route d'évasion des soldats français, anglais et belges, qui mène du Nord de la France à travers Bruxelles vers la Hollande.

L'exécution alimenta la propagande anti-allemande, des milliers de volontaires se présentèrent pour combattre l'ennemi : une icône était née, dont Maeterlinck, notamment, chanta les louanges dès décembre 1915⁸. En 1928, un film intitulé *Dawn* renchérit en transformant la biographie d'Édith Cavell en une légende noircissant la Reichswehr au point de soulever les protestations de l'Ambassade d'Allemagne, qui obtint la suspension des représentations⁹. C'est à l'occasion de la sortie de ce film à Londres, que Benn écrivit en 1928 un texte intitulé *Wie Miss Cavell erschossen wurde* pour protester contre ce qu'il qualifia de falsification historique. Bien qu'il contienne des erreurs de détail¹⁰ et qu'il soit tendancieux¹¹, voire inexact sur plusieurs points importants, le témoignage de Benn est digne d'intérêt. Il ne manque pas, en tout cas, d'honorer en introduction la mémoire d'Édith Cavell lorsqu'il salue en elle « la fille téméraire d'un grand peuple¹² ». Pour le reste, on est frappé par le détachement — l'œil clinique, professionnel — et le manque total de compassion que Benn, tout poète qu'il fût, manifeste à cette occasion.

Comment Pierre Mertens aborde-t-il l'impassibilité du poète ? Pour situer les choses, disons que *Les Éblouissements* conjugue les éléments épique et dramatique en se concentrant sur un personnage *que l'Histoire a rejoint*. La collision liée à l'erreur de jugement politique de 1933 ou aux avatars du devoir militaire en 1916 ne donne cependant pas lieu à une geste politico-historique, mais à un récit tirant sa force dramatique du fait qu'il reconnaît ce

8/ Discours prononcé au Trocadéro, à Paris, le 18 décembre 1915, cf. « Les débris de la guerre », XVII, Paris, Eugène Fasquelle, « Bibliothèque-Charpentier », 1916.

9/ Les représentations de *Dawn* furent suspendues le 12 février 1928 à la suite d'une lettre de Chamberlain. Le 20 février, *Dawn* était refusé par le comité britannique de censure des films.

10/ Benn replace, par exemple, l'exécution à la fin de l'automne alors qu'elle eut lieu le 12 octobre. Il déforme aussi le nom du complice d'Édith Cavell et se trompe sur l'âge de la condamnée (on y reviendra).

11/ Il présente le complice d'Édith Cavell comme un « délinquant » et non comme un résistant. Il affirme aussi que le procès n'avait « rien d'un chantage lié à la loi martiale » et qu'Édith Cavell eut droit aux visites d'un avocat, alors qu'elle subit jusqu'au 10 septembre un régime d'isolement cellulaire l'en privant, après quoi son défenseur ne put ni lui parler ni consulter son dossier.

12/ G. Benn, *G.W.*, IV, *op. cit.*, p. 194. Si rien ne l'obligeait à prononcer l'éloge d'une ancienne ennemie de la Reichswehr, Benn a souligné la dignité avec laquelle Édith Cavell se rendit au peloton d'exécution. Le ton et la teneur de son témoignage ne permettent cependant pas d'aller jusqu'à dire, comme Ernst Dautel, que Benn ait « rendu la parole » à Édith Cavell (cf. « La parole d'une femme rendue par un homme », dans *Paroles de femmes dans la Guerre (1914-1918)*, coordonné par Françoise Le Jeune, Nantes, Crini, 2005, p. 125).

que Certeau décrivait comme « le refoulé qui a pris la forme de littérature dans le discours historiographique¹³ ». Ainsi, ce que Pierre Mertens souligne lorsqu'il aborde l'aveuglement passager de Benn en 1933, c'est le lapsus qui a pu échapper par deux fois au poète allemand lorsqu'il crut bon, alors qu'on ne lui demandait rien, de défendre une geste rageuse que son esthétique réprouvait pourtant — comme Klaus Mann l'a généreusement souligné dans ses lettres. À aucun moment, Pierre Mertens ne se pose en juge, il ne fait pas émettre à Benn des rétractations ou un repentir que celui-ci, soucieux sans doute de rester fidèle à lui-même, n'a pas formulés dans sa vie.

Pierre Mertens, qui a rencontré la fille de Benn pendant la rédaction des *Éblouissements*, lui fait tout au plus confier à Nele qu'il a « commis une effroyable erreur¹⁴ », mais sans préciser à quel propos. *Ce qui n'aurait pas dû arriver*¹⁵ est advenu avec l'inévitabilité d'une formation inconsciente : l'acte manqué de Benn est vu, par Pierre Mertens, avec le discernement d'un romancier qui, en 1982 et en 1984, n'avait pas hésité, pour sa part, à se faire tour à tour l'avocat du diable à l'échelle de l'Histoire et l'éditeur de dites « pages immondes » sur l'intimité du Moi enfant et adulte à l'échelle de la petite histoire. La beauté des textes de Pierre Mertens est bien là, dans ce geste empathique, cette *Einfühlung* au sens freudien, qu'il accomplit vers autrui — en commençant par lui-même.

De même, lorsqu'il aborde l'Histoire de la Première Guerre mondiale, ce qui mobilise l'attention de Pierre Mertens, c'est le retour des passions refoulées, signifiées par la « nébuleuse¹⁶ » de Benn en 1916. L'auteur des *Éblouissements* est attentif, ici aussi, à ce que Certeau appelle les mouvements *aveugles* déterminant l'économie des rapports sociaux¹⁷. Dans le champ romanesque mertensien, qui offre à ce titre une formidable

13/ M. de Certeau, *Histoire et psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1987, p. 81.

14/ P. Mertens, *Les Éblouissements*, *op. cit.*, p. 232 : « Au moment de nous séparer, tu m'as avoué que tu avais commis une effroyable erreur – et tu n'as pas cru bon de me fournir d'explication. »

15/ Termes qui ouvraient *Perdre* (1984) en plaçant le roman sous le signe du « palimpseste ».

16/ P. Mertens, *Les Éblouissements*, *op. cit.*, p.109 : « Depuis quelque temps, [Benn] imagine un personnage qui, comme lui, séjourne dans une ville occupée. Qui, pareil à lui, est harcelé par un doute sur la réalité des choses et désirerait l'appréhender comme s'il s'agissait d'une nébuleuse. »

17/ M. de Certeau, *Histoire et psychanalyse*, *op. cit.*, p. 122 ; mouvements dérivant des passions qui ont été « jetées par une histoire récente, parmi les déchets de la rationalité et les rebuts de la moralité ».

constance¹⁸, le sujet problématique de l'Histoire est mis en situation d'avouer l'affect *éteint* et ce, en réapprenant ce que Certeau appelle « une langue *oubliée* par la rationalité scientifique et réprimée par la normativité sociale, qui circule encore, déguisée, dans les rêves, les légendes et les mythes¹⁹ ». Ce que Pierre Mertens entend faire des mythes dans la cité se donne à lire de façon exemplaire dans le séjour que Benn fit à Bruxelles pendant la Première Guerre mondiale. *Parcours d'un intellectueliste* (1934), où Benn évoque cette période de sa vie, fait intervenir un personnage problématique, un double appelé Rönne, devenu incapable de supporter ou saisir la moindre réalité, et qui « confronté à l'expérience d'une profonde étrangeté entre les hommes et le monde, illimitée et aussi vieille que les mythes, croyait inconditionnellement au mythe et à ses images²⁰ ».

Comme l'indiquait déjà *Der Geburtstag* (1916), un *comme si* plane sur Rönne, dont il est dit de manière impersonnelle, à quelques minutes de son trentième anniversaire, que sa femme (*Die Frau*) est morte et que l'enfant (*das Kind*) versa « quelques larmes²¹ ». L'article déterminé, qui remplit la fonction d'un adjectif possessif, souligne la distance émotive de l'observateur face à l'icône mère morte & enfant. La mention qui rappelle le moment où « tout, du coup, fut fini²² » est en tout cas suivie, à peu de choses près, d'un interrogatoire où sont froidement déclinées l'identité et la profession de Rönne, qui se dit, à la première personne soulignée par les italiques, qu'il arrive ? fonctionne ? advient ? (*ich geschehe*) : « Il est temps, à présent, que je commence. Au loin un orage gronde, mais *je* fonctionne²³. »

Le verbe *geschehen*, qui contient aussi bien l'idée d'un fait accompli que de quelque chose qui advient, ne s'emploie pas,

18/ Cf. notamment notre contribution intitulée « Pardon difficile. Traces de la Première Guerre mondiale dans *Une Paix royale* (1995) et *Les Éblouissements* (1987) de Pierre Mertens », dans Actes du Colloque de Cerisy-la-salle de septembre 2005 sur les *Mémoires et Antimémoires littéraires du XX^e siècle : la première guerre mondiale*, sous la direction d'A. Laserra et M. Quaghebeur, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, coll. « Documents pour l'Histoire des Francophonies », 2008. La présente contribution reproduit une partie du raisonnement proposé à cette occasion.

19/ M. de Certeau, *Histoire et psychanalyse*, op. cit., p. 124.

20/ G. Benn, « Lebensweg eines Intellektualisten », in *G.W.*, IV, op. cit., p. 30.

21/ G. Benn, *G.W.*, II, op. cit., p. 49 : « Die Frau ist tot ; das Kind weinte ein paar Tränen. »

22/ *Ibidem* : « Dann war es aus. Beeinflussung von Gehirnen durch und über ihn zu Ende. Es trat in ihr Recht die Erhaltung der Kraft. »

23/ *Ibidem*, p.49 : « Nun ist es Zeit, sagte er sich, dass ich beginne. In der Ferne rauscht ein Gewitter, aber *ich* geschehe. »

normalement, s'agissant d'une personne — d'où la difficulté de traduction. Il met ici en relief un état de participation ou d'avènement passifs du sujet. Or, cet état mécanique et la froideur qui l'accompagne n'empêchent pas Rönne de retirer d'une association de signifiants un moment d'extase²⁴, que la profession médicale, reprenant ses droits, interrompt néanmoins ce jour-là tant qu'il n'a pas résolu d'aimer une femme. Entreprise « très risquée »²⁵, qu'il aborde en se disant, au fil d'un raisonnement naturaliste, qu'au-delà du constat qu'il existe ou qu'il a existé une conscience dépourvue d'affects, il faut qu'il tienne compte des tendances à éprouver des sentiments dont il a hérité en tant que membre de l'espèce humaine : il voulut aimer une femme et il aima.

Ce qui, dans l'ensemble, ressort de ce texte, c'est l'effort, accompli en 1916 par Benn à travers son double, pour renouer avec la langue des images sans pour autant fuir l'affect par le biais des métaphores²⁶. Le texte est à notre sens la quête d'une langue première susceptible de réinvestir des traces mnésiques réprimées par la normativité médicale et militaire à laquelle le poète avait adhéré à cette époque en tant que médecin-adjudant. La tentation est forte aussi de voir, dans la mention impersonnelle de la mort d'une mère et des *quelques* pleurs de l'enfant qu'il contient, la scène *éteinte* d'un fils qui n'a pas vraiment pleuré sa mère.

Si l'enfant dont il s'agit dans le texte est en fait une fille, comme on l'apprend dans la phrase qui suit, où un féminin surgit dans une anticipation sur son avenir d'enseignante²⁷, la femme morte ne peut en effet renvoyer à celle de l'*alter ego* de l'auteur, car Édith Osterloh, première épouse de Benn et mère de leur fille Nele, est décédée en 1922 alors que le texte date de 1916. Le couple de la femme et de l'enfant, qui réunit le féminin d'une mère (celle de Benn est morte quelques années

24/ *Ibidem*, p. 50 : « Er schwankte in einem Glück. »

25/ *Ibidem*, p. 52 : « An ein sehr gewagtes Gebiet wollte er heran ; es gab wohl ein Bewusstsein ohne Gefühle oder hatte es gegeben, aber unsere Neigungen – dieses Satzes entsann er sich deutlichst – sind unser Erbteil. In ihnen erleben wir, was uns beschieden ist : nun wollte er eine lieben. » On reconnaît ici l'atavisme de Benn.

26/ *Ibidem*, p.49 : « Dann wollte er sich etwas Bildhaftes zurufen, aber es misslang. Dies wieder fand er bedeutungsvoll und zukunftssträchtig : vielleicht sei schon die Metapher ein Fluchtversuch, eine Art Vision und ein Mangel an Treue. » Dans « “Perte de réalité” et espaces antagoniques dans la prose narrative “bruxelloise” de Gottfried Benn », p. 168-169, dans E. Leonardy et H. Roland (éd.), *Descriptions et créations d'espaces dans la littérature*, Louvain-La-Neuve, « Coll. Érasme », 1995, H. Roland relève, à la suite de Wodkete, qu'il s'agit d'un « procédé linguistique d'association », p. 174.

27/ *Ibidem*, p. 49 : « Es war wohl Lehrerin und musste abends noch in Hefte sehen. » Un ajout précise dans une future édition qu'il ne s'est jamais beaucoup occupé d'elle : « Er hatte sich nie viel um es gekümmert. »

seulement auparavant) au neutre allemand d'un enfant (*das Kind*), est dès lors plus vraisemblablement le résultat d'une projection de l'icône mère & fils. L'adjectif « quelque » indiquerait ainsi que la charge principale de l'affect entourant la mort de la mère est clôturé chez le fils Benn par la barre du refoulement. Si l'on songe en outre que le texte est sorti peu de temps après la mise à mort d'Édith Cavell, on est tenté de s'interroger avec l'auteur des *Éblouissements* sur l'hypothèse d'un lien entre les deux scènes. Si Pierre Mertens ne l'établit pas explicitement, il en laisse pour le moins pressentir l'éventualité. Il lui faut pour cela lire entre les lignes de la prose de Rönne.

Mort de la femme ennemie

À la suite de Dieter Wellershoff, Hubert Roland relève chez Rönne une « dégradation intérieure » et des « pertes de réalité » compensées par une *richesse inouïe de l'intériorité*, ainsi qu'un « sentiment d'opacité du monde » et de « confrontation brutale entre espace intérieur, imaginaire (...) et espace extérieur réel²⁸ ». La question qui se pose à ce stade est de savoir si l'épisode de la mise à mort d'Édith Cavell fait partie des événements de l'espace extérieur réel qui ont conduit à l'une des confrontations brutales en question. Pierre Mertens relève que Benn est « plutôt avare de confidences²⁹ » sur le chapitre. Exception faite du témoignage de 1928, il est vrai qu'il n'en parle pas dans ses écrits sur Rönne, qui sont envahis par un filtre confondant, une *nébuleuse*, comme l'auteur des *Éblouissements* l'exprime si bien lorsqu'il les revisite en 1987.

Si Benn dit que ses souvenirs de 1915-1916 sont ceux, « énormes », d'une « concentration intérieure³⁰ », Pierre Mertens imagine qu'ils renvoient à un répit, soit, en termes derridiens, à une *différance* : « Que tout redevienne incompréhensible, qu'on soit inintelligible à soi-même, comme à Bruxelles, en 1916, lorsqu'on se perdait, diurne noctambule, par les rues (...) Porté par un courant d'incommunicabilité³¹. » Plus encore : le personnage des *Éblouissements* est un sujet qui tient à ce que ce qu'il a enfoui loin de lui-même, dont le souvenir de la mise à mort d'une femme ennemie, reste à tout jamais crypté : « Moi, retourner à Bruxelles ? Pas question ! Ce que j'ai vécu là-bas, songeait-il, était sans précédent et devait rester sans lendemain³². »

28/ *Ibidem*, p. 168-169 ; traduction de la notion de *Wirklichkeitsverlust*, avancée par Dieter Wellershoff, dans *Gottfried Benn. Phänotyp dieser Stunde*, Köln-Berlin, Kiepenheuer & Witsch, 1958, p. 11.

29/ P. Mertens, *Les Éblouissements*, *op. cit.*, p. 113 (*id. cit. suiv.*).

30/ G. Benn, *G.W.*, IV, *op. cit.*, p. 30.

31/ P. Mertens, *Les Éblouissements*, *op. cit.*, p. 32.

32/ *Ibidem*, p. 38.

Quand Benn finit par s'y rendre pourtant en 1952, lors de la biennale de poésie de Knokke, Pierre Mertens indique que, symptomatiquement, le poète n'en croit pas ses yeux : « L'immeuble avait survécu (...) Avait-il bien identifié la maison ? N'avait-elle pas été enfouie sous un de ces bombardements dont le docteur prétendait, à présent, voir partout la trace et les vestiges³³ ? » Les signifiants de *l'enfouissement*, de la *trace* et des *vestiges* sont là pour dire qu'en 1952 Bruxelles produit un retour du refoulé, avec les premières incertitudes dont elle teinte la réalité, perçue comme « trace et vestiges » qui, faute de concerner la femme ennemie abattue par les tirs du peloton d'exécution, se reportent sur la maison qui abritait le témoin impassible des faits et dont il ne parvient pas à croire qu'elle ne se soit pas écroulée sous les tirs de la Reichswehr.

L'inquiétante étrangeté

À lire *Parcours d'un intellectuel*, qui situe rétrospectivement, autour de la date du 1^{er} août 1914³⁴, une césure entre réalité et irréalité, l'impression était que la Première Guerre mondiale avait confronté Benn à un sentiment d'*inquiétante étrangeté*³⁵. La *prose de Rönne*³⁶, écrite de 1915 à 1917 en Belgique occupée, dit en effet l'agnosie d'un personnage fictif, un double que l'auteur aurait mis vingt ans à reconnaître comme n'étant autre que lui-même. Benn est en outre à l'étranger et plus précisément dans une ville, Bruxelles, où l'on parle une langue, le français, qui, non seulement, lui échappe mais qui est également à même de susciter en lui des réminiscences, au sens où il se retrouve durablement plongé dans la langue des berceuses que chantait à ses enfants Caroline Benn (née Jequier), originaire de Suisse romande³⁷ et morte des suites d'un cancer entre 1910 et 1912. Nous avons alors avancé que le décès de la femme aimée, précédant de peu la Guerre de Quatorze, était à mettre en relation, dans le roman de Pierre Mertens, avec la *mort de la femme ennemie*. Qu'en est-il de cette hypothèse ?

33/ *Ibidem*, p. 39.

34/ G. Benn, « Lebensweg eines Intellektuellen », *G.W.*, IV, *op. cit.*, p. 29-30 ; le texte date de 1934.

35/ S. Freud, *Gesammelte Werke*, Frankfurt am Main, Fischer, 1968, XII, p.262-263 (cf. réflexions sur l'animisme et sur la non-reconnaissance du double).

36/ *Gehirne, Die Eroberung, Die Reise, Die Insel et Der Geburtstag*.

37/ G. Benn, *G.W.*, IV, *op. cit.*, p. 24 : « Sie [die Mutter von Benn] stammte aus einem kleinen Ort der französischen Schweiz (...) sie sang ihren vielen Kindern mit französischen Liedern ein. »

Dans le chapitre intitulé *Bruxelles, 1916. L'extase*, troisième grand frayage parmi les sept qui forment l'ensemble du roman³⁸, l'accent est mis sur la fiction, les légendes³⁹ ainsi que les illusions, qui font dire au personnage de Benn : « Alors c'était un peu l'âge d'or⁴⁰. » Tout le monde pensait que la guerre serait courte, dont les *uhlans* qui considéraient qu'il suffirait « d'envoyer contre [les Belges] les pompiers de Düsseldorf⁴¹ ». La réalité, comme on sait, fut beaucoup moins drôle. Mais l'occupation de Bruxelles a en même temps entretenu chez lui un « sentiment d'irréalité » et « cette impression d'une syncope »⁴², qui, néanmoins, ne reconduisent jamais explicitement ni à la mort de la mère ni à l'exécution d'Édith Cavell.

Dans l'ensemble, les faits historiques sont d'ailleurs rares. Le seul engagement auquel Benn ait assisté, qui lui valut la croix de fer de deuxième classe pour, lit-on, on ne sait « quelle action d'éclat⁴³ », n'est l'objet d'aucun récit mais débouche sur une réflexion faisant l'effet d'une *bagatellisation* du conflit : « Cela frappa le médecin militaire qu'on eût même, au jardin zoologique, abattu certains fauves, et empoisonné les serpents... », un peu comme si, en ces circonstances, tout son pouvoir de compassion s'arrêtait à l'espèce animale. En d'autres termes, la matière offerte par Benn en 1916 n'est pas de nature à satisfaire aux besoins du genre épique intéressant le roman moderne et ce, en dépit de la présence du sujet de l'histoire à l'exécution d'une héroïne de la Grande Guerre. L'idée est en revanche de développer un récit dramatique post-moderne, basé sur la folie que le personnage de Benn dit avoir frôlée, l'intérêt étant d'exprimer ce que Lukacs appellerait la *liaison intime* du sujet avec les problèmes suscités par la crise historique de 1914-1918.

Le dernier chapitre, intitulé « Berlin. 1956, les derniers mots », retire de l'étiologie du beau à laquelle le roman a procédé en six temps, l'idée que la forme n'était pas en mesure à elle seule de

38/ Ceux-ci sont symbolisés par la récurrence du 6, composant le chiffre de la Bête, apparaissant dans les dates qui accompagnent les différents intitulés des six derniers chapitres : « Les corps morts », 1906 ; « L'extase », 1916 ; « Les corps vivants », 1926 ; « L'erreur », 1936 ; « Les pierres », 1946 ; « Les derniers mots », 1956.

39/ P. Mertens, *Les Éblouissements*, *op. cit.*, p. 92 : « Mais ce qui le passionnait ici, n'était-ce pas, de nouveau, une fiction ? » Et, *ibidem*, p. 112 : « Des deux côtés, on répand sciemment des légendes. Plus le mensonge est gros, plus il a de chances d'être cru... »

40/ *Ibidem*, p. 43.

41/ *Ibidem*, p. 87 (*id. cit. suiv.*).

42/ « Son statut de médecin militaire – cet agent double des guerres, qui campe un pied dans la vie, et l'autre dans la mort – accentuait cette impression d'une syncope ».

43/ *Ibidem*, p. 88 (*id. cit. suiv.*).

préservé Benn de la folie : « La folie... Il s'en est peut-être fallu de peu (...) Durant la Première Guerre... Si je m'étais laissé un peu aller... Le gouffre était très proche. C'est le médecin, en moi, qui a sauvé le poète⁴⁴. » La réflexion est d'autant plus significative qu'elle est suivie d'une allusion à un rêve qui meuble le silence du poète expressionniste sur un naturel sentiment de culpabilité face à la condamnée à mort — du cancer *et* de la guerre — qui a pu faire l'objet, toutes ces années-là, d'un fatal refoulement. Dans *Les Éblouissements*, il est dit que : « Une nuit, il rêve d'Ilse, de Nele, d'Anna, de Herta, d'autres femmes, encore, ligotées à des piloris, avec leurs yeux bandés. Cela le frappe que, toutes, elles aient des cheveux gris⁴⁵. » Qu'en est-il ?

Mort de la femme aimée

En 1987, le témoignage de Benn, qui regarde la mise à mort d'Édith Cavell d'un œil *impassible*, n'offrait guère non plus, en soi, la possibilité pour le romancier de compléter les rapports psychologiques entre la figure centrale du récit et la collision socio-historique de la Guerre de Quatorze : « Pas un instant il ne s'est agi d'éprouver comme du remords. On n'était même pas tenté d'oublier ce qui s'était passé, de le refouler. Mais un détail, puis un autre de la scène (...) Si bien qu'il ne pense jamais : Comme ce fut terrible... Non, il se dit : Que ce fut vite fait. Comme il est simple de tuer une femme⁴⁶. » C'est le signifiant des *cheveux gris*, qui permet, dans le rêve clouant au pilori cette fois non plus la femme ennemie mais toutes les femmes aimées — *déguisées* en Édith Cavell —, c'est le signifiant des *cheveux gris* qui permet de faire jaillir la vérité selon laquelle celle qui portait incidemment le prénom d'Édith — celui-là même de la sœur⁴⁷ et de la première épouse du poète — n'avait quitté la vie que pour hanter la sienne : « Et, comme souvent, chez cet homme d'apparence impavide, le travail de la mémoire remplace le repentir. Le souvenir, alors, se fait presque compassion⁴⁸ », où le mot « presque » signale néanmoins une non-résolution du manque au plan de l'action dramatique, soit la rémanence d'une difficulté.

Une difficulté reflétant un possible ressentiment de Benn à l'égard du père, qui interdit jadis au fils médecin de soulager la mère mourante, et l'effort — nietzschéen — de toute une vie pour s'en

44/ *Ibidem*, p. 353.

45/ *Ibidem*, p. 369.

46/ *Ibidem*, p. 152.

47/ *Ibidem*, p. 83 : « sa sœur Édith jouait avec une poupée Kruse. »

48/ *Ibidem*, p. 152.

dégager. La mort des autres femmes aimées, une première épouse en 1922, une maîtresse en 1929, une seconde épouse en 1945⁴⁹ et celle de la femme ennemie, quelques années après la mort de la mère, la mort de la femme est chaque fois un risque, puisqu'elle revivifie un affect éteint pour des raisons liées au report du travail non seulement du deuil, mais aussi du pardon. La période de repli sur soi que Benn décrit dans ses lettres à Gertrud Zenzes⁵⁰, allant jusqu'à parler d'inflation du sentiment et d'indifférence vis-à-vis de la souffrance humaine, est du reste bien antérieure à la mort de la première épouse. C'est une chose sur quoi *Les Éblouissements* insiste beaucoup en faisant remonter la crise de Benn à sa démobilisation en 1917. Dès son retour à Berlin, on lit en effet qu'il n'est plus qu'un « Guerrier démobilisé, médecin des pauvres, et poète stérile... » L'œil de Benn s'est en somme éteint après l'abandon des lieux du Conflit (de Quatorze) et au retour du poète sur la scène (allemande) du conflit intérieur.

Autrement dit, *l'extase* lyrique de 1916⁵¹ qui s'était substituée à l'élément dramatique manquant ne pouvait durablement alimenter le récit qu'en s'accompagnant d'un témoignage sur les circonstances de la (mise à) mort de la mère. Le romancier y procède au nom du poète, en déclarant l'affect dans un passage qui ne se situe pas pour rien dans les dernières pages du chapitre précédant l'épisode d'Édith Cavell : « Et, durant ces années-là, encore, la mère

49/ Ilse Kaul est la troisième et dernière femme de Benn ; Nele, sa fille ; Herta von Wedemeyer, sa deuxième femme, s'est suicidée en 1945 à l'approche de l'armée russe. Sa mort a profondément endeuillé Benn, ainsi que celle de l'actrice Lili Breda, qui se suicide en 1929 en lui causant un chagrin immense, cf. à ce sujet, la lettre de G. Benn à Gertrud Zenzes, du 24 février 1929 : « Meine Freundin, die ich ja im Grund unverändert liebte, tief liebte, wie in den Jahren des Altwerdens u. der schwindenden Gefühlsmöglichkeit, ist am I.II. freiwillig aus dem Leben geschieden. Auf grauenvolle Art. Sie stürzte sich hier von ihrer Wohnung im 5. Stock auf die Straße und kam tot dort an. Sie rief mich an, daß sie es tun würde. Ich jagte im Auto hin, aber sie lag schon zerschmettert unten und die Feuerwehr hob den gebrochenen Körper auf. »

50/ Cf. Lettre à Gertrud Zenzes, début 1922 : « Ich habe meistens so viel Mauern um mich rum, daß ich dem andern kein Verstehen zeigen mag, ich bin so hart geworden, um nicht selber zu zerschmelzen und schließlich auch sehr fremd und sehr allein. Es mag auch sein, daß ich menschliches Leid nicht mag, da es nicht Leid der Kunst ist, sondern nur Leid des Herzens. » Ou celle du 4 septembre 1926 : « Körperlich und seelisch äußerst apathisch und abgekämpft, von geradezu krankhafter Menschen- Unterhaltungs- und Eindrucksflucht. »

51/ G. Benn, « Epilog » (1921), *G.W.*, IV, *op. cit.*, p. 7-8 : « Ich war Arzt an einem Prostituiertenkrankenhaus, ein ganz isolierter Posten, lebte in einem konfiszierten Haus, elf Zimmer, allein mit meinem Burschen, hatte wenig Dienst, durfte in Zivil gehen, war mit nichts behaftet, hing an keinem, verstand die Sprache kaum ; strich durch die Straßen, fremdes Volk ; eigentümlicher Frühling, drei Monate ganz ohne Vergleich. »

sera morte à Mohrin d'un cancer du sein. C'est le docteur Gottfried Benn qu'elle appellera à son chevet. Mais il ne pourra ni la soulager, par des injections de morphine, ni lui faciliter le passage vers la mort⁵². » C'est dans ces conditions d'impuissance, en tant que fils et médecin, que Benn avait déjà eu à assister au spectacle de la (mise à) mort de la femme : « Le pasteur Gustav Benn veille trop bien à ce que nulle souffrance terrestre ne soit abrégée, puisqu'elle est voulue par Dieu, et qu'elle constitue un tremplin pour la résurrection. » Et Pierre Mertens d'en conclure, pour Benn, que : « Le jeune médecin s'en retournera pour la capitale avec un bagage de haine et de chagrin qui l'accompagnerait durant presque toute sa vie⁵³. »

Si le respect *hamlétien* de la loi transcendantale du père est ce qui présageait la propension à l'erreur de jugement politique de 1933, le report du travail du deuil explique qu'il justifie, au nom du militantisme féministe dans l'air du temps au milieu des années vingt, l'exécution, en 1915, d'une femme de 50 ans aux cheveux gris qui aurait pu être sa mère et que, comme pour éviter la comparaison, il *rajeunit* d'ailleurs de huit ans⁵⁴ tout en insistant pour dire que, contrairement à la légende que répand le film sorti à Londres, sa mort fut immédiate. Comme quoi la scène de la Première Guerre mondiale, dont la mort d'Édith Cavell offrait un *précipité*, a durablement permis à Benn de déplacer l'enjeu de ses conflits intérieurs.

Conclusion

C'est une chose que Pierre Mertens, nous semble-t-il, met fortement en évidence dans son roman et ce, en offrant au passage une réflexion sur la Belgique qui n'est pas nouvelle chez lui⁵⁵. En consultant la prose bruxelloise de Benn, Pierre Mertens est en effet tombé sur un texte dont l'atmosphère de profonde irréalité avait en

52/ P. Mertens, *Les Éblouissements*, *op. cit.*, p. 80 (*id. cit. suiv.*).

53/ Le signifiant « presque », auquel on a dit que l'auteur des *Éblouissements* recourt plus tard en parlant de la compassion chez Benn, *ibidem*, p. 152, établit clairement le lien entre la (mise à) mort de la femme et la loi du père ; il inscrit aussi l'ensemble du récit sur Benn dans le temps d'un achèvement manqué.

54/ G. Benn, *G.W.*, IV, *op. cit.*, p. 195 : « Edith Cavell ist vielleicht zweiundvierzig Jahre alt, hat graues bis weißes Haar (...) » Benn lui donne autour de 42 ans alors qu'elle en a 50.

55/ *Les Bons Offices* (1974) et *Terre d'Asile* (1978) y procédaient déjà clairement, *Une Paix royale* (1995) poursuivra en ce sens ; pour une étude détaillée, notamment sur ce point, voir B. Desorbay, *L'excédent de la formation romanesque. L'emprise du Mot sur le Moi à l'exemple de Pierre Mertens*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2008.

soi de quoi confirmer l'idée qu'une sorte de belgitude avait déteint sur le poète expressionniste allemand au point de le déshistoriciser en lui faisant *oublier* qu'il séjournait de 1914 à 1917 au cœur d'un conflit mondial⁵⁶. Le romancier a toutefois perçu et donné à comprendre que la *nébuleuse* de Benn était moins liée aux lieux réels qu'il occupait sous les ordres de la Reichswehr ou à l'espace imaginaire de l'inspiration poétique, qu'à l'espace de ses conflits intérieurs.

Ce que *Les Éblouissements* permet en tout cas de pressentir, c'est qu'après avoir vainement volé au secours de la mère et renoncé à soulager sa souffrance par respect pour la loi du père pasteur, Benn part au front de Quatorze pour obéir cette fois à l'armée. Il assiste, impuissant, à la mise à mort d'une autre femme, fille elle aussi de pasteur et âme sœur portant qui plus est le prénom de sa sœur et de son épouse. Son sens du devoir lui fait commettre, au nom cette fois de la raison militaire, un *délit* symbolique de non-assistance à sœur (Antigone) et mère & épouse (Jocaste) en danger. L'armée, qui avait financé ses études de médecine de 1905 à 1910, alors que son père le destinait à la théologie et à la philosophie, lui inspira toute sa vie une profonde reconnaissance. L'armée prend, en 1915, le relais du père dans l'interdiction transcendantale de venir en aide à *La femme* condamnée.

Pierre Mertens retient que la compassion que les souffrances de la mère ont inspirée à Benn, ne pouvait resurgir à l'occasion de l'exécution d'Édith Cavell sans revivifier les traces mnésiques de l'impuissance du fils vis-à-vis (de la loi) du père. C'est cette impuissance, que Benn a voulu combattre en 1933 après l'avoir refoulée en 1928 quand, au lieu de passer aux aveux sur les lieux francophones et donc maternels de son propre *crime* — de non-assistance à femme en danger —, il construit, en plaidant pour la condamnation à mort de la femme, un témoignage à la décharge d'Œdipe. Dans ce drame, l'Histoire de la Guerre de Quatorze passe par celle d'un réinvestissement des traces mnésiques des sujets, où la matière allemande rejoint la matière belge au croisement des *destins mondialement historiques* de l'*Œdipe Roi*, la question n'étant pas de pardonner l'impardonnable mais de reconnaître, avec toute la clémence qui s'impose en la matière, le lieu commun — tragique — de l'inconscient des sujets, dont les mythes sont universellement porteurs.

56/ Après la prise d'Anvers, Benn resta à vrai dire à l'arrière. On s'étonne malgré tout, étant donné l'intérêt qu'il manifeste ailleurs pour l'histoire, qu'il n'ait pas davantage thématiqué l'impact du conflit.